



HAL
open science

Conjugaison de la déroute. De l'utopie comme d'une résistance à l'œuvre.

Florent Perrier

► **To cite this version:**

Florent Perrier. Conjugaison de la déroute. De l'utopie comme d'une résistance à l'œuvre.. Recherches en Esthétiques, 2005. hal-02332038

HAL Id: hal-02332038

<https://hal.science/hal-02332038>

Submitted on 24 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

— *conjugaison de la déroute* —
de l'utopie comme d'une résistance à l'œuvre

« La santé est silencieuse, comme, dans un Etat libéral bien organisé,
la règle est inconnue et l'ordre invisible à ceux qui y obéissent. »

Françoise PROUST, *De la résistance*.¹

Un sourd combat contre l'utopie ne cesse d'avoir lieu, un combat silencieux, étouffé par les multiples voiles d'une idéologie en soi assourdissante et pour laquelle le monde-tel-qu'il-est, et tel qu'il doit rester, n'est rien moins que parfait, en parfaite santé. Parce que « l'utopie dérange » cette vision de l'ordre établi et, pour le dire avec Michèle Riot-Sarcey, parce que « les utopies déroutent le lecteur soucieux d'identifier une pensée à partir de références, signes et symboles reconnus² », ces dernières ne sont alors pas seulement réduites, de manière fallacieuse, à une mythologie du chimérique ou à une généalogie du totalitarisme derrière lesquelles est consciencieusement effacée la nature même de leurs divergences, elles sont aussi assignées au lieu même de leur exécution, c'est-à-dire associées à un savoir et à des représentations dont la visée est justement la perpétuation de leur condamnation.

Mises en sourdine, empêchées par le ressort d'une rationalité instrumentale aux logiques hégémoniques, les voix de l'utopie n'en subsistent pas moins dans des œuvres qui, en dépit du silence imposé à leurs écarts subtils, témoignent cependant pour la possibilité même d'un monde autre et participent de ce fait très directement, traversées de *discours* et *postures utopiques*, du combat engagé contre toute cette « normalité de la domination » que Jacques Rancière évoque lorsqu'il souligne combien « les utopies et les socialismes utopiques ont fonctionné ... comme révocation des évidences sensibles dans lesquelles s'enracine la normalité de la domination³ ».

Or, le seul terme de « socialisme utopique » n'est pas sans renvoyer déjà à toute une tradition interprétative tendancieuse dont les différents voiles ne masquent pas seulement des œuvres dès lors niées dans leur singularité même mais qui, aujourd'hui encore, persistant par

des entraves toujours renouvelées, continue à dérouter toute approche de ces œuvres confondues sans partage sous une même figure de l'abjection — excitative d'effroi⁴.

Des œuvres niées dans leur singularité même donc, mais aussi des corps, des postures, des regards, des voix, des rythmes de la voix ou encore des écarts de langage émancipateurs mutilés, soustraits par le *Donné* — par toute cette normalité de la domination — à une appréhension directe. Radicales, l'ambition de Claude-Henri Saint-Simon — façonner « un guetteur aux yeux sans cesse ouverts⁵ », un homme capable de mettre en œuvre, selon Georges Duveau, « une minutie scientifique et une intuition globale propres à empêcher qu'aucune des voix qui font la richesse de ce monde ne soit étouffée.⁶ » — comme celle de Charles Fourier — « rendre à tous leurs yeux, leur sens et leur amour » : être sensible, comme le précise Simone Debout, « à la vérité multiple de la vie⁷ » — indiquent d'ailleurs avec netteté les enjeux de la lutte en cours, des enjeux retraduits avec force par Jean-Luc Godard : « Il y a un grand combat entre les yeux et la langue. Les yeux sont des peuples. La langue est des gouvernements.⁸ »

Une écoute particulière de ces œuvres où s'affirme sans répit l'exigence de l'émancipation doit être à cet égard développée pour rendre à nouveau audibles ces voix si singulières — voix divergentes du dissemblable, de l'inassimilable ou de l'inassignable ; une attention destinée non seulement à sauver leur réalité historique mais aussi à prolonger leurs *possibles* afin de ranimer du même coup cette exigence fondatrice qui conduisit précisément à leur occultation à des fins partisans. Face à l'obstruction de voiles mensongers, face à la mutilation de ces voix divergentes, il faut que puissent être à nouveau tissés de ces « liens discrets » qui, Marc Jimenez l'indique dans un texte consacré à l'utopie, font que « l'artiste, l'œuvre et son destinataire deviennent complices dans leur désir d'infléchir le cours du quotidien ou de desserrer l'emprise d'une rationalité qui tente de les réduire au silence.⁹ »

Si de telles œuvres, foncièrement déroutantes pour le monde-tel-qu'il-est, ont donc été volontairement trahies au profit de lectures étrangères à leurs voix singulières, c'est qu'elles renvoyaient aussi à une réalité de l'utopie qui, parce que plurielle et en tant que plurielle, subissait et subit toujours plus, avec virulence, un rejet similaire : rejet de tout ce qui diffère, de tout ce qui échappe à la norme, au nivellement par la norme. Le sourd combat engagé contre l'utopie, contre toute cette « clameur des fonds ingouvernés » qui tente de « dérouter » ce que « le discours rationnel soumet à ses fins¹⁰ », relève par conséquent d'une bataille d'un autre ordre, celle précisément menée contre les tentatives de « libération de l'homme de toutes ses dépendances et captivités¹¹ » — une bataille engagée, et sans cesse relancée, contre ses tentatives d'émancipation.

« Une multitude vertigineuse emplit les routes, les sentiers, les ponts, les plaines,
les collines, les vallées, les bois (...). Cris, désespoir, (...) poursuite (...) monstrueuse. (...)
La victoire s'acheva par l'assassinat des vaincus. Punissons, puisque nous sommes l'histoire »

Victor HUGO, *Les Misérables*.¹²

A suivre en effet J. Rancière, « le terrain esthétique est aujourd'hui celui où se poursuit une bataille qui porta hier sur les promesses de l'émancipation et les illusions ou désillusions de l'histoire.¹³ » Pour cette bataille, par avance inégale, les vaincus nous sont d'ores et déjà connus — toute une tradition de vaincus. Et rien ne sert de se laisser aveugler, de continuer à se bercer d'illusions ; Walter Benjamin le soulignait en des temps autrement tragiques : « la seule image qu'elle [notre génération] va laisser est celle d'une génération vaincue. Ce sera là son legs à ceux qui viennent.¹⁴ »

L'enjeu d'une telle bataille est par conséquent autre et repose sur le seul devenir des vaincus, sur leur lot à l'issue d'une victoire annoncée du « parti de la civilisation », ce « parti des vainqueurs¹⁵ » jadis revendiqué par Victor Cousin. Il s'agirait dès lors de savoir reconnaître, ici même, les chances offertes de pouvoir conjurer le sort déjà scellé des vaincus : reconnaître et relever les minces échappées qui, au constat sans appel dressé par W. Benjamin — « Quiconque, jusqu'à ce jour, aura remporté la victoire fera partie du grand cortège triomphal qui passe au-dessus de ceux qui jonchent le sol. Le butin, exposé comme de juste dans ce cortège, a le nom d'héritage culturel de l'humanité.¹⁶ » —, opposent une résistance *ici et maintenant*, une résistance conjuguée au *présent du subversif*.

Un enjeu stratégique donc, même si, autant le souligner par avance, les spécialistes de ce domaine n'accordent aucune place à la déroute¹⁷, comme si celle-ci n'avait précisément pas lieu d'être et, ne relevant d'aucune manœuvre répertoriée, était rejetée vers une pluralité informe, mêlée sans distinction aux risques du repli ou bien de la retraite, à ceux qui accompagnent toute victoire annoncée.

A souscrire aux analyses de Carl von Clausewitz, les limites sont en effet toutes tracées — « Les causes de la victoire : la retraite de l'ennemi.¹⁸ » — et la beauté trouve même, inscrite dans un tel cadre, une place remarquable : « Lorsqu'une armée ... ne peut plus soutenir les efforts de l'ennemi & qu'elle ... se retire ... en bon ordre ..., elle fait une belle

retraite¹⁹ ». Cette conformité aux lois de la guerre importe tant aux parties impliquées que, soucieuses de conserver par leur observation une forme de dignité ou de respect dû aux convenances, elles maintiennent à distance toute déroute possible : « La bataille est perdue ... A moins de circonstances exceptionnellement avantageuses une seconde bataille livrée dans ces conditions conduirait à la déroute. C'est là un axiome militaire. Il faut donc se mettre en retraite²⁰ ». Soigneusement codifiée par les coutumes martiales, les « honneurs de la guerre », la retraite apparaît pour les vaincus comme le gage du bon ordre maintenu — l'ordre même du mutisme, intégré — lorsqu'elle fonctionne, pour les vainqueurs, nonobstant l'équilibre de la terreur qu'elle ne fait que prolonger, comme la reconnaissance explicite du périmètre dans lequel s'inscrit dorénavant leur souveraineté.

Défaits, les vaincus se gardent donc de la déroute par une retraite prudente, une retraite silencieuse, en bonne et due forme, abandonnant le champ de bataille aux seuls vainqueurs qui, libres de poursuivre ou non leurs ennemis, désormais libres de les écraser, peuvent célébrer par avance leur victoire. Seulement, W. Benjamin le suggérait, il n'est pas de victoire durablement acquise et dûment consacrée sans un triomphe officiel, soit sans une mise en scène politique des vainqueurs doublée d'un arraisonnement tel des vaincus qu'ils puissent alors être oubliés — passés sous silence —, leur héritage pillé — vidé de toute substance. Or, que ce triomphe puisse justement être retardé voire même empêché, qu'il puisse encore échapper aux vainqueurs, cela n'est nullement à exclure tant la retraite — effective — comme la victoire — annoncée — recèlent des risques qui, pour l'une aussi bien que pour l'autre, se conjuguent très exactement avec la déroute même.

*« le triomphe des oppresseurs ne porte nulle atteinte à l'ordre civilisé,
pourvu qu'ils prennent les mesures suffisantes pour écraser complètement leur victime »*

Charles FOURIER, *Les trois nœuds du mouvement*.²¹

En exil sur l'île de Jersey, Victor Hugo écrit *L'expiation* où est notamment évoquée la défaite de Waterloo : « C'est alors / Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée, / La Déroute, géante à la face effarée, / ... / Changeant subitement les drapeaux en haillons, / ... / Se lève grandissante au milieu des armées²² ».

Qu'est-ce dès lors que la déroute, sinon cette ligne de partage qui sépare et distingue les vainqueurs des vaincus ?

A suivre les règles de la guerre, les rôles sont en effet clairement distribués, les uns sont pourchassés, soumis à la dérive ou poussés vers l'exode et la victoire ordonne, classifie et assigne, elle pose des repères, dresse des cartes, lève des plans : toute une topographie précise où les frontières s'étendent et se montent les murs. Ainsi délimités puis enfin clôturés, ceints de barrières idéologiques, les champs de ruines disparaissent et sous les monuments érigés à la gloire des vainqueurs, gisent aplanies les résistances enfouies, résistances occultées, oubliées : nulle aspérité — domestication de l'hétérogène —, ni poing dressé ni hampe levée : « morne plaine !²³ » notait encore V. Hugo.

L'évidence de la victoire ne peut pourtant assigner les uns au rôle de vainqueurs et les autres à celui de vaincus que si ces derniers reconnaissent leur défaite : s'ils acceptent de signer la paix imposée par les vainqueurs, s'ils se rendent à leurs arguments ; conjurer le différend (guerrier) par l'assimilation de tout ce qui diffère, par l'assignation des signataires. Or, aucun vainqueur ne peut pleinement jouir de son triomphe, ni même l'envisager, si la déroute persiste, ici ou là, à parcourir et à mouvementer le *Donné*, à l'exposer aux trouées intempestives de *possibles* qui, nullement prévisibles, surgissent au *présent du subversif*. Françoise Proust le laisse d'ailleurs entendre : tant que résistent « ceux qui sont impuissants ou défaits, en position de faiblesse ou en situation défavorable », tant que de l'intraitable résiste en eux, ils ne s'avouent pas vaincus — « La résistance est le fait des *vaincus*²⁴ ».

Et si, introduisant « du jeu, des espaces et des interstices²⁵ », cette résistance là finit par creuser « une fente où se glisser²⁶ », c'est bien que ce qui apparaît comme l'excédent même de la victoire — la déroute — comportait un risque que Clausewitz mentionne, l'« extension » que le vainqueur « est obligé de donner à ses forces en avançant²⁷ » l'exposant en réalité à une limite au bord de laquelle naît précisément de la résistance : « il faut ... savoir reconnaître le point extrême, car le dépasser serait marcher à la défaite. ... Dépasser ce point n'entraîne pas seulement une dépense *inutile* mais même une dépense *dangereuse* des forces, car on provoque ainsi des chocs en retour dont la puissance ... est absolument disproportionnée.²⁸ » A vouloir triompher sans nuances, à trop vouloir éliminer sans frein toute survivance de l'autre — cet autre exécré —, le vainqueur prend le risque de libérer un désordre riche d'incertitudes. Poursuivie à outrance, l'armée « qui fuit en désordre, & qui est totalement dissipée²⁹ » menace en effet d'entraîner le vainqueur dans un dérèglement généralisé étranger

aux normes et aux conventions, de le contaminer par cette déroute même qu'il aura provoquée.

Logée dans les plis d'une puissance par trop excédentaire, une brèche apparaît ainsi comme par avance inscrite, un *corps étranger* déjà présent à même la victoire et au sein duquel la déroute comme le risque viennent à se conjuguer : le risque d'une déroute retournée au vainqueur, renvoyée sans égards à son instigateur. F. Proust n'évoque-t-elle pas « un art de l'emprunt, du mime et des doublures³⁰ » propre à toute résistance : un art du contrecoup ou de la réplique subversive grâce auquel le *corps étranger* — de la déroute — viendrait précisément saper les fondements mêmes de la victoire, c'est-à-dire mettre au jour, en se dévoilant autre, les possibles échappées qui la contesteraient.

De ses bords incertains et effrangés, hors de toutes les limites assignées au champ de la bataille, la déroute serait donc cette surgie soudaine, au sein du prévisible et même de l'établi, au sein même de l'acquis, du *corps étranger* et menaçant de l'imprévu : ce qui, intempestif, venant à contrecoup faire apparaître « les chances et les possibilités nouvelles jusqu'ici impensables et impossibles³¹ », vient dérégler l'ordonnement trop net et le partage trop strict imposés par les vainqueurs. Conjuguée au mouvement même de la déroute, à cette démesure qui la caractérise, la moindre résistance ouvre dès lors « sur un dehors sans limites et sans nom » : puissance hors pair qui « fissure, lézarde, plisse, zèbre le présent, dessinant en filigrane un autre monde à venir.³² » Aux véritables forces de la résistance, celles par lesquelles « l'être se fracture et déborde³³ », la déroute offre par conséquent l'espace d'un déploiement, un déploiement sans fin de forces disséminées mais cependant liées, discrètement associées par un désir commun de ne souscrire en rien au silence imposé, de ne pas composer avec l'ordre du *Donné*.

Fort de cette résistance, de ses risques assumés — « toute désobéissance ou dissidence “sans risque” mérite d'être appelée “retrait” ou “retraite”, mais non résistance.³⁴ » —, la déroute illimitée et relance les lignes de fracture, des lignes aux bords mouvants sans cesse déplacées et qui s'opposent ici à un triomphe complet, une victoire annoncée, et là tentent d'empêcher, incertaine césure³⁵, une défaite sans appel, un horizon bouché. Disjointure fragile à l'écart maintenu entre deux catastrophes cependant imminentes — nulle part insurgé sur quoi butte l'échéance d'espaces à clôturer, l'échéance d'hommes et femmes à régulariser —, la déroute ouvre ainsi un passage insensé vers une forme sans pareille de résistance sublime : résistance dionysiaque nullement condamnée à une « belle retraite » mais bien plutôt conviée à ne jamais cesser le combat engagé, à ne pas consentir aux limites toutes tracées. Si, comme

l'indique F. Proust, « la résistance se lève toujours devant l'irrésistible³⁶ » et si, à l'écoute de Jean-Luc Nancy, on présume que « le sublime engagera toujours, s'il est quelque chose et s'il fait une esthétique, une esthétique du mouvement en face d'une esthétique de l'état³⁷ », alors, au passage de la dérouté, pourrait être envisagée, sobrement esquissée, une esthétique de la résistance dont le versant sublime renverrait à un art farouchement disposé à l'éversion constante de ses propres limites, un art précisément ouvert à son débordement ou son déséquilibre : à sa dérouté même, sans cesse outrepassée.

« fuite de l'individu sur la peau d'une montagne vivante et sombre
(...) affolement de toutes les aiguilles »

Jean-Christophe BAILLY, préface à *Lenz* de G. Büchner.³⁸

De même que la dérouté, étrangère aux chemins de l'ordre, déparle — topographiquement —, l'utopie, rétive à tout assujettissement, dérouté — politiquement. De leur conjugaison et sous l'action d'un réseau étoilé de *possibles*, de résistances toujours à l'œuvre, les cartes d'état-major dressées par les vainqueurs laisseraient dès lors voir, à leur revers aussi bien qu'à leurs bords — hors champ, hors limites —, toute une *topeaugraphie** de la dérouté où celle-ci ne serait plus désormais contenue, stoppée ou bien encore éradiquée mais bien plutôt illimitée : sans cesse relancée. Une *topeaugraphie* de la dérouté grâce à laquelle le plan des vainqueurs pourrait précisément être dérouté, c'est-à-dire déjoué, mis en dérouté sous l'effet conjugué des désirs — qui circulent — et des plaies — qui suppurent : ruses conjuguées à « l'audace du désespoir³⁹ » et qui viennent trouer le présent d'échappées, y ménageant ainsi des chances — infimes — de dérouter le *Donné* pour l'entraîner et finalement le perdre dans des voies non explorées, non répertoriées, non cartographiées : là où d'imperceptibles failles mouvementent de leurs *étoilements* pluriels la surface contestée du monde-tel-qu'il-est.

* La *topeaugraphie* : ce singulier tissu des *possibles* présent au revers comme aux bords de toutes les situations *Données* pour immuables et dont la mise au jour permet de déployer — *ici et maintenant* — au cœur de la réalité, les espaces sous-jacents comme ceux qui, adjacents, furent occultés ou restèrent impensés, ces espaces où demeure discrètement sauvegardée, à l'écart de toute mutilation et sous réserve d'une herméneutique rigoureuse, la possibilité même de l'émancipation.

Dérouter le *Donné* donc, outrepasser toutes limites, dilacérer le tissu consensuel de l'ordre social existant : faire brèche en ayant recours à la résistance mouvante du dionysiaque ou, pour être plus précis, à l'utopie envisagée sous les traits du dionysiaque, cette « figure de l'autre » évoquée par Jean-Pierre Vernant, figure « de ce qui est différent, déroutant, déconcertant, anomique.⁴⁰ » Et dès lors, fort d'une insatisfaction critique sans cesse entretenue, résister à toute assignation pour ouvrir le présent à l'inaccoutumé, à l'intrusion du différent, du dissemblable : à leur dissonance même — irruption disruptive de l'autre conjuré : *corps étranger* logé au cœur même du *Donné*.

Ainsi exposée au risque de la déroute, à ce « spectre fait de fumées⁴¹ » dont parle encore V. Hugo, toute résistance aux prises avec la normalité de la domination pourrait être relevée à l'aune de cette *topeaographie*, c'est-à-dire mise en relief selon une esthétique du décentrement, du déplacement, de la bifurcation sensible ou de la sous-jacence, une esthétique de la fêlure, de la faille, de l'*étoilement*, de la divergence ou encore de la dissémination : tout un ensemble de pratiques critiques de l'écart liées à une intranquillité figurative permanente et se conjuguant pour former en effet, vierge d'instances normatives, une esthétique de la résistance.

Une telle esthétique de la résistance ne saurait toutefois être envisagée de manière rigoureuse, c'est-à-dire radicalement, que dans l'espace du contact précisément ouvert entre l'art et l'utopie : là où se joue la question de l'émancipation — du peuple —, là où prend forme l'avènement d'une société autre, là où se dessine l'image d'une communauté intégralement émancipée.

Soutenue par un regard et par un esprit critiques disposés à l'effraction continue du *Donné*, l'esthétique de la résistance joindrait ainsi au risque assumé par l'esthétique — « “faire” de l'esthétique » nous dit M. Jimenez, « ce n'est pas s'adapter au monde tel qu'il est — ou plutôt tel qu'on nous l'impose C'est plutôt prendre le risque de ... montrer que ce qui peut faire sens, c'est-à-dire crise ..., c'est l'imprévisible, l'impondérable, le non-calculable, le non déterminable, ce qui, dans notre monde de gestion et de programmation, déroute l'ordre imposé⁴² » — le mouvement même de l'utopie, le mouvement de ce « pôle inattendu de résistance⁴³ » dont parle Miguel Abensour et qui, travaillant l'esthétique tout en contiguïté, la dévoilerait précisément comme résistante.

Procédant ainsi de l'effraction première de l'esprit de l'utopie dans la chair du sensible (telle l'offrande faite à l'art d'une résistance à l'œuvre), l'esthétique de la résistance liée à cette déroute suspensive de tout triomphe aurait dès lors pour objet ce qui précisément

échappe, un temps, au « butin » des vainqueurs : ce qui, sous l'œil critique de ce que l'on ne peut nommer ici que, très provisoirement, *une hérétique* de l'héritage culturel, attesterait de la visée émancipatrice de l'utopie : pour l'art⁴⁴ — pour un art dérouté hors de toute normativité.

Conjugaison de la déroute : non pas une déclinaison infinie selon les temps passés ou futurs mais une conjugaison de la déroute qui, invariablement et comme une exception à la règle, se faisant toujours au *présent du subversif*, jouerait de cet écart creusé par la déroute pour l'affecter dès lors d'un changement de signe : jeu aux limites, jeu sur les limites et qui, fort d'une « réserve d'inadaptation⁴⁵ » toujours plus étendue, fort de ce « remaniement incessant⁴⁶ » de la pensée dont parle Maurice Blanchot, révélerait un passage étroit ouvert à *la* déroute : à cette déroute autre au signe déplacé : ce « spectre » qu'appréhende le monde-tel-qu'il-est.

-
- ¹ PROUST Françoise, *De la résistance*, Ed. du Cerf, Paris, 1997, p. 120.
- ² RIOT-SARCEY Michèle, « Introduction » au *Dictionnaire des utopies*, Ed. Larousse, Paris, 2002, p. VI.
- ³ RANCIERE Jacques, *Le partage du sensible*, Ed. La Fabrique, Paris, 2000, p. 65.
- ⁴ A ce sujet, nous renvoyons le lecteur à notre article : « L'utopie excitative d'effroi ou l'imaginaire du délire contagieux : archéologie d'une mutilation », in *Imaginaire et Utopies du XXI^e siècle*, Ed. Klincksieck (l'université des arts), Paris, 2003.
- ⁵ DUVEAU Georges, *Sociologie de l'utopie*, Ed. P.U.F., Paris, 1961, p. 153.
- ⁶ *Ibid.*, p. 154.
- ⁷ DEBOUT Simone, « L'illusion réelle », in *Topique* (Charles Fourier), Ed. P.U.F., Paris, octobre 1970, n° 4-5, p. 12.
- ⁸ GODARD Jean-Luc, « A propos de cinéma et d'histoire (discours de réception du prix Adorno le 17 septembre 1995) », in *Trafic*, Ed. P.O.L., Paris, printemps 1996, n°18, p. 31.
- ⁹ JIMENEZ Marc, *La critique. Crise de l'art ou consensus culturel ?*, Ed. Klincksieck, Paris, 1995, p. 145.
- ¹⁰ Simone Debout au sujet de Charles Fourier in DEBOUT Simone, « *Griffe au nez* », Ed. Payot, Paris, 1998, p. 45.
- ¹¹ WEISS Peter, *Convalescence*. Cité par LINDNER Burkhardt, « Le grand rêve communiste de Peter Weiss (trad. S. Jénin) », in *Littérature, esthétique, histoire dans l'œuvre de Peter Weiss*, P.U. de Nancy, Nancy, 1993, p. 68.
- ¹² HUGO Victor, *Les Misérables*, Ed. Saint-Germain, Paris, 1953, t. I, p. 339. [1862] — Sur les rapports entre déroute, sublime et histoire, voir les pages 339-344.
- ¹³ RANCIERE Jacques, *Le partage du sensible*, op. cit., p. 8.
- ¹⁴ BENJAMIN Walter, « Sur le concept d'histoire », in *Ecrits français*, Paris, Gallimard, 1991, p. 345. [1940]
- ¹⁵ COUSIN Victor, *Cours de l'histoire de la philosophie moderne*. Cité par MICHEL Pierre, *Un mythe romantique. Les barbares. 1789-1848*, Ed. P.U. de Lyon, Lyon, 1981, p. 130.
- ¹⁶ BENJAMIN Walter, « Sur le concept d'histoire », op. cit., p. 343.
- ¹⁷ MONTBRIAL Thierry de - KLEIN Jean, *Dictionnaire de stratégie*, Ed. P.U.F., Paris, 2000. — CHALIAND Gérard - BLIN Arnaud, *Dictionnaire de stratégie militaire*, Ed. Perrin, Paris, 1998. — COUTAU-BEGARIE Hervé, *Traité de stratégie*, Ed. Economica, Paris, 2003.
- ¹⁸ CLAUSEWITZ Carl von, *Théorie du combat* (trad. T. Lindemann), Ed. Economica, Paris, 1998, p. 21. [1811]
- ¹⁹ LE BLOND, « art. Retraite », in DIDEROT Denis - D'ALEMBERT Jean, *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, Paris, 1751.
- ²⁰ CLAUSEWITZ Carl von, *De la guerre* (trad. de Vatry), Ed. G. Lebovici, Paris, 1989, p. 321. [1832]
- ²¹ FOURIER Charles, « Les trois nœuds du mouvement », in *Œuvres complètes*, Ed. Anthropos, Paris, 1968, t. XII, p. 462. [s. d.]
- ²² HUGO Victor, « L'expiation », in *Les Châtiments*, Ed. Gallimard, Paris, 1977, p. 180. [1853]
- ²³ *Ibid.*, p. 179.
- ²⁴ PROUST Françoise, *De la résistance*, op. cit., p. 160.
- ²⁵ *Ibid.*, p. 72.

²⁶ *Ibid.*, p. 31.

²⁷ CLAUSEWITZ Carl von, *De la guerre*, op. cit., p. 321.

²⁸ *Ibid.*, p. 753.

²⁹ D'ALEMBERT, « art. Défaite, Déroute », in DIDEROT Denis - D'ALEMBERT Jean, *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, Paris, 1751.

³⁰ PROUST Françoise, *De la résistance*, op. cit., p. 12.

³¹ *Ibid.*, p. 12.

³² *Ibid.*, p. 172.

³³ Albert Camus repris par SFEZ Gérard, « Albert Camus : Sur la frontière », in *Rue Descartes* (De la résistance), Ed. P.U.F., Paris, 1997, p. 38.

³⁴ PROUST Françoise, *De la résistance*, op. cit., p. 157.

³⁵ Sur la figure de la césure comme « lieu qui défie toute installation », on peut se reporter à ABENSOUR Miguel, « De la démocratie insurgente », in *La Démocratie contre l'Etat*, Ed. du Félin, Paris, 2004.

³⁶ PROUST Françoise, *De la résistance*, op. cit., p. 159.

³⁷ NANCY Jean-Luc, « L'offrande sublime », in *Du sublime*, Ed. Belin, Paris, 1988, p. 52.

³⁸ BAILLY Jean-Christophe, « Préface » à BÜCHNER Georg, *Lenz*, Ed. U.G.E., Paris, 1974, p. 19. *Lenz* ne peut être évoqué ici sans mentionner l'admirable pièce chorégraphique de Mathilde Monnier dont le titre, *Déroutes* (décembre 2002), renvoie précisément au récit inachevé de G. Büchner.

³⁹ Charles Fourier cité par DEBOUT Simone, *L'utopie de C. Fourier*, Ed. Payot, Paris, 1979, p. 71.

⁴⁰ VERNANT Jean-Pierre, *L'univers, les dieux, les hommes*, Ed. du Seuil, Paris, 1999, p. 171.

⁴¹ HUGO Victor, « L'expiation », in *Les Châtiments*, op. cit., p. 180.

⁴² JIMENEZ Marc, « Pour une esthétique du risque », in *Le risque en art*, Ed. Klincksieck (l'université des arts), Paris, 2000, p. 113.

⁴³ ABENSOUR Miguel, « Utopie et émancipation », in *Le procès des maîtres rêveurs*, Ed. Sulliver, Arles, 2000, p. 20.

⁴⁴ En décembre 2004, une première version de ce texte, dont nous prolongeons ici différents aspects, a servi de préambule à notre soutenance de thèse. Commencée avec Jean-Michel Palmier puis dirigée par Marc Jimenez, cette thèse, présentée devant Michèle Riot-Sarcey et Miguel Abensour, a pour titre : **& l'utopie : pour l'art** — *esquisses sur les rapports entre l'art, l'utopie et le politique à partir des œuvres de Claude-Henri Saint-Simon et de Charles Fourier*. (Université Paris I Panthéon-Sorbonne)

⁴⁵ Simone Debout au sujet de Charles Fourier in DEBOUT Simone, « *Griffe au nez* », op. cit., p. 51.

⁴⁶ Maurice Blanchot au sujet de Karl Marx in BLANCHOT Maurice, « Les trois paroles de Marx », in *L'amitié*, Ed. Gallimard, Paris, 2001, p. 117. [1971]